

## §

**Mort de Camille Saint-Saëns.** — Camille Saint-Saëns est mort subitement le vendredi 16 décembre 1921 à Alger, dans sa chambre de l'Hôtel de l'Oasis; il avait quatre-vingt-six ans.

Charles-Camille Saint-Saëns était né à Paris, le 9 octobre 1835 d'un père normand et d'une mère champenoise, tous deux catholiques. Elève au Conservatoire en 1848, il échoua deux fois au prix de Rome (1852 et 1864); fut professeur à l'école Niedermeyer de 1891 à 1864, où il eut comme disciples Fauré, Messager, Périlhou, Koszul, Gigout, etc. Il fut élu membre de l'Institut en remplacement de Reber, le 19 janvier 1881, et promu Grand Croix de la Légion d'Honneur le 11 janvier 1913.

Sa carrière, tout entière consacrée à l'art, est l'une des plus fécondes, des plus longues et des plus laborieuses qui soient connues. Enfant prodige, il apprend ses notes à trente mois, exécute à quatre ans et sept mois une sonate de Beethoven en public, déchiffre à cinq ans le *Don Juan* de Mozart et donne à onze ans son premier concert à la Salle Pleyel. Ses succès de virtuose lui assurent une renommée immense à l'âge où d'autres halbutent encore. A ses succès de pianiste vont s'ajouter ses triomphes d'organiste à l'église Saint-Merry (1853-1858), à la Madeleine (1858-1877). Pendant vingt-cinq ans, il improvise génialement et Liszt le proclame « le premier organiste du monde ».

Il reste jusqu'à son dernier jour un artiste dont la virtuosité tient du prodige, puisqu'à l'âge de 80 ans, il traverse l'Océan pour donner une série de concerts à San-Francisco et qu'en mai 1920, à 85 ans, il dirige, en plein air, devant l'Acropole, à Athènes, sa *Jeunesse d'Hercule*.

Ses débuts de compositeur ne sont pas moins extraordinaires : le plus ancien morceau signé de lui porte la date du 22 mars 1839 et sa première romance, *Le Soir*, remonte à mai 1841. *La Feuille de Peuplier*, si souvent chantée, date d'avril 1854 et son *Quintette*, de 1855. L'écriture musicale est aussi impeccable, aussi pure, aussi nette en 1840 qu'au début de décembre 1921, lorsqu'il orchestrait sa *romance en si bémol* pour violon, dédiée à Johannès Wolf.

Pendant 80 ans, il a joué et composé, mais non sans effort et sans fatigue. Pianiste, il n'a cessé de s'exercer chaque jour, faisant encore des demi-heures de gammes à 86 ans, pour entretenir la souplesse de ses doigts, lisant longuement au piano des œuvres de Liszt, de Haydn, de Bach, de Mozart, de Rameau, de Fauré, et refaisant dix et vingt fois un passage difficile, jusqu'à ce qu'il soit arrivé à une exécution impeccable. Compositeur, il n'a jamais improvisé: si ses manuscrits attestent l'élégance de sa fine écriture, ses esquisses raturées disent les variantes multiples, les tâtonnements et le labeur de chaque œuvre. Aucune hâte, aucune précipitation. Il publie sa première œuvre imprimée à l'âge de vingt ans, sa *Symphonie en mi bémol*, mais l'on peut estimer à

une centaine les morceaux qui demeureront inédits : symphonies, cantates, sonates, fugues, galops, exercices qui l'ont préparé à accomplir son labeur immense et varié.

Avec une égale maîtrise, il a abordé tous les genres : septuor, quintette, quatuors, trios, concertos, symphonies, oratorios, cantates, poèmes symphoniques, sonates, opéras, opéra-comiques, ballets. Connaissant tous les instruments, il a, pour ainsi dire, dédié à chacun d'eux une œuvre : morceaux pour violon, violoncelle, alto, odelette pour flûte, romance pour cor, morceau de concert pour harpe, cavatine pour trombone ; et, en 1921, il achevait trois sonates pour basson, pour hautbois et pour clarinette. La liste de ses œuvres imprimées donne un total de 167 numéros, sans compter les 20 partitions d'opéras ou musiques de scène, les chœurs, une cinquantaine de mélodies et de multiples arrangements. Le catalogue de ses œuvres comportera, à sa prochaine édition, près de 200 pages grand in-octavo.

Le temps fera son choix dans cette production énorme qui suffirait à la gloire de plusieurs compositeurs, mais sa troisième *Symphonie en ut* (1886), l'oratorio du *Déluge* (1875), la *Marche Héroïque* dédiée à Henri Regnault (1871), le *Rouet d'Omphale*, la *Danse Macabre* (1874), si populaire, *Phaëton* et la *Jeunesse d'Hercule*, le *Cinquième concerto* pour piano (1896), le *Requiem* (1898), la *Terre Promise* (1913) sont peut-être quelques-unes de ces œuvres culminantes qui dépassent les années et restent inébranlables. Il faut y joindre *Samson*, qui, commencé en 1868, achevé en 1870, joué par fragments au concert en 1873, fut créé à Weimar en décembre 1877, et dut attendre jusqu'en octobre 1890 pour être représenté à l'Eden de Paris, après un premier succès à Rouen en mars de la même année, et jusqu'au 23 novembre 1892, pour entrer au répertoire de l'Opéra. Il y aura donc bientôt trente ans, et, dans quelques semaines, on fêtera sa cinq centième.

Musicien épris de son art, il trouvait encore le loisir de s'intéresser aux lettres et aux sciences. Classiques ou modernes, il aimait à lire ou à relire chaque jour quelques pages d'écrivains français : Racine, Molière, La Fontaine, Victor Hugo demeuraient près de lui. Il s'intéressait à l'astronomie, à la botanique, à la zoologie et était en correspondance suivie avec les savants du Muséum et de l'Observatoire ; ses remarques sur l'acoustique ou sur le mirage témoignent de son intuition merveilleuse. Il aimait écrire : ses volumes de critique musicale ou de souvenirs, *Harmonie et Mélodie*, *Ecole Buissonnière* sont d'un style alerte et très personnel. Poète, il a publié les *Rimes Familiales* ; auteur dramatique, il a donné *le Roi Apépi* et la *Crampe des Ecrivains* ; philosophe il laisse un volume, *Divagations sérieuses*, qui traite de façon imprévue du spiritualisme et du matérialisme. Mais c'étaient là divertissements dans cette vie de long labeur.

Parisien aimant Paris, il le quittait chaque année, à regret, pour chercher sous des cieux plus cléments un air moins froid et un soleil moins rare. Pour ses concerts il a parcouru à peu près toute l'Europe : la Russie en 1875 et 1877, Stockholm et Copenhague en 1896, la Grèce en 1920 l'ont applaudi, sans oublier l'Angleterre où il allait tous les étés depuis 1871, la Belgique où l'attachaient d'illustres amitiés, le Portugal, l'Espagne et l'Italie qui l'ont maintes fois fêté. C'est pour sa santé qu'il s'est réfugié aux Iles Canaries pendant les hivers de 1890 à 1901, en Egypte dans l'île de Rodah où il fut l'hôte, jusqu'en 1913, du frère du Khédive ; à Ceylan où il se reposa quelques semaines en 1891, à Saïgon et à l'île de Poulo Condor où il vint rendre visite à un ami, en 1895. Mais l'Algérie restait son pays de prédilection ; il y composa plusieurs de ses œuvres, notamment une partie de *Samson*, *Ascanio* et *Phryné* ; il y avait retrouvé la santé en 1872, il vient de s'y endormir, du grand sommeil, en 1921. — JEAN BONNEROT.

## §

**Mort de Robert de Montesquiou.** — Le poète Robert de Montesquiou est mort, dans la nuit du 11 au 12 décembre, à Menton, où il s'était retiré depuis plusieurs mois à la suite d'une douloureuse maladie.

Il était né à Paris en 1855.

On citait plus volontiers, lorsqu'on parlait de Robert de Montesquiou, deux de ses volumes de vers : *Les Hortensias bleus* et *Le Chef des odeurs suaves*. Mais il était l'auteur de nombreux autres volumes aux titres moins connus : *Le parcours du rêve au souvenir*, *Les Perles rouges*, *Les Prières de tous*, *Assemblées de notables*, *Les chauves-souris*, *Allesse sérénissime*, *Les Paons*, etc., ainsi que de nombreux articles de revues sur des questions d'art ou de littérature, articles qu'il avait recueillis sous le titre *Essais*. Il travaillait à des Mémoires destinés à ne paraître qu'un certain nombre d'années après sa mort.

L'homme était très aimablement grand seigneur ; il ne lui déplaisait point de rappeler qu'il comptait parmi ses aïeux Blaise de Montluc, Pierre de Montesquiou, conquérant de la Savoie, et que le chevalier d'Artagnan était son arrière-grand-oncle.

Son art n'était pas fait seulement de recherches verbales et de préciosité : il y a maintes pages dans son œuvre qui sont d'un beau et pur poète très traditionaliste. Mais Robert de Montesquiou avait sa légende.

Les journaux avaient raconté que J.-K. Huysmans l'avait pris pour modèle en écrivant *A rebours* ; cela n'était pas tout à fait exact. Huysmans, lorsqu'il imagina Des Esseintes, pensait peut-être beaucoup plus à Francis Poictevin, l'auteur de cette *Ludine* qui avait stupéfié Goncourt par l'accumulation des « épithètes nuancées ».

Robert de Montesquiou lui aussi était grand amateur d'épithètes de